

Exposé sur Colette le 16 mai 2019

Colette elle-même: Claude Binet

Les hommes de sa vie: Jean-Stéphane Binet

La narratrice; Ewa Bougouin

		
Colette	Colette et sa fille	Colette et la narratrice
		
Jules Robineau	Willy	Le trio d'intervenants

Jean Cocteau a dit de moi « *Colette était un être très fort. C'était une robuste paysanne. Et elle était dure, très dure, mais très tendre aussi* ».

Toute ma vie, j'ai dit que je n'aimais pas écrire.
Ma devise était : « Je fais ce que je veux ».

Parlons de ma vie

Je suis née en 1873,





dans une toute petite ville de Bourgogne nommée St Sauveur en Puisaye, dans une maison confortable.

Mon nom était Gabrielle, Sidonie COLETTE. Maman m'appelait Minet-chéri ; pour les autres, j'étais Gabri.



J'avais des nattes qui descendaient jusqu'aux genoux, un visage pointu comme celui d'un chat et une bouche au sourire facile.

J'habitais une grande maison à l'air triste, mais l'intérieur était un endroit extraordinaire, et surtout, il y avait 2 jardins ; celui du haut, pour les enfants, qui n'était pas entretenu ; celui du bas que Sido, ma maman, soignait avec amour.

En réalité, qui est Sido ?



Sidonie, la mère de Colette, est une femme à la forte personnalité. Elle est intelligente, elle lit beaucoup. Elle vit sa vie comme elle veut. Dans une petite ville de province, ses manières font scandale.

Elle garde chez elle les servantes qui attendent un enfant sans être mariées ! Elle va à l'église mais elle y amène son chien.

Elle refuse de fêter Noël et ses enfants reçoivent leurs cadeaux le jour de l'an.

Sido aime la vie par-dessus tout ; elle admire la beauté, la jeunesse et la bonne santé. Elle fuit les malades et les vieux, et sa fille sera comme elle.

Sido était heureuse d'être une femme ; les femmes donnent la vie. Mais elle a une assez mauvaise opinion des hommes ! Une femme ne peut pas vivre sans homme, mais les hommes ne sont pas très importants. Ils sont toujours dehors à courir partout, mais ils sont utiles pour faire des enfants.

J'ai gardé de très bons souvenirs de mon enfance et j'en parle comme d'un paradis. Pourtant, ma mère a eu une vie un peu tourmentée. Orpheline de bonne heure, elle est confiée à ses frères en Belgique mais n'a aucune dot. Ils lui trouvent un mari à St Sauveur en Puisaye, une famille de propriétaires terriens qui cherche à marier un fils à problèmes.



Je suis Jules Robineau, un homme alcoolique et violent mais riche. Sidonie m'épouse donc à 22 ans. Ce sera un mariage malheureux. Je bois trop et passe mes journées entières à dormir. Je trompe ma femme avec des servantes. Un jour, je veux même la battre mais elle ne se laisse pas faire et me jette une lampe au visage. Je ne recommencerai pas !

La naissance de la petite Juliette ne changera rien. Née d'un père alcoolique, cette petite fille n'est pas tout à fait normale. Elle aura une triste vie et se donnera la mort à 47 ans. Colette et sa sœur n'ont jamais été deux amies.

Au début des années 1860, un homme sympathique arrive à St Sauveur. C'est moi ! Je m'appelle Jules Colette. J'ai été capitaine dans l'armée de Napoléon III et ai perdu une jambe. Bientôt, je deviens l'amant de Sidonie et un fils naît : Achille.

Je fais comme si je ne savais rien. Je bois de plus en plus et meurt. Dans le village, il se murmure que Sidonie n'a rien fait pour me soigner.

Sidonie est maintenant libre et riche.



J'épouse Sidonie 11 mois plus tard, au grand scandale des gens du village.

Nous serons heureux et aurons 2 enfants : Léo, né en 1867, et Gabrielle, née le 28 janvier 1873.

Je suis doux et tendre mais incompetent pour gérer la fortune de Sidonie. Bientôt nous serons ruinés.

Maman n'a pas voulu que je la quitte trop tôt pour être enfermée dans un collège. Je fréquente donc l'école communale de la ville, l'école des enfants pauvres. Je m'y amuse beaucoup. J'ai des amies dont je me souviendrai encore à 60 ans : Henriette, Marie, Jeanne et Yvonne.

Sans me vanter, je suis la meilleure élève de ma classe, surtout en français. J'aime lire Victor Hugo, Voltaire, Balzac, et même Shakespeare. Sido m'interdit de lire Zola, mais je le lis en me cachant au fond du jardin. Je connais tellement peu la vie que je m'évanouis en lisant comment naissent les enfants.

A 16 ans, je suis reçue au Brevet supérieur.



En 1890, j'ai 17 ans et je connais mon premier vrai malheur. Mon père croule sous les dettes ; il est obligé de tout vendre, même la



maison aux 2 jardins.

Il faut aller vivre chez Achille, mon frère aîné devenu médecin.

Tout comme Sido 50 ans plus tôt, je n'ai qu'une solution : le mariage. Mais où rencontrer un homme qui accepte d'épouser une femme sans dot ?

A Chatillon sur Loing, Gabrielle accompagne son frère quand il visite ses malades. Elle lit beaucoup et rêve. Bientôt, elle rencontre Henry Gauthier-Villars, un ami de la famille Colette ; elle le trouve extraordinaire. Il faut dire que c'est quelqu'un de bien. Sa famille possède une importante maison d'édition. Henry est journaliste.

Mais que vient faire à Chatillon sur Loing ce parisien distingué ?

Je viens voir mon fils, un bébé de quelques mois. Je m'appelle Henry Gauthier-Villars mais tout Paris m'appelle Willy. J'aimais une femme mariée qui attendait de divorcer. Malheureusement, elle est morte rapidement. N'osant pas parler de cet enfant à mes parents, je demande conseil à la famille Colette, et le petit Jacques est mis en nourrice près de chez eux.

En venant voir mon fils, je rencontre souvent Gabrielle et la trouve ravissante, et, de plus, elle est très intelligente.



J'admire cet homme de 30 ans. Il ne me parle pas d'amour mais me regarde d'une manière bizarre. Je me mets à rêver.

Aussi, quand je le peux, je vais chez ma tante à Paris. Willy m'emmène au théâtre. Un soir, nous allons dîner dans un

restaurant à la mode ; après deux verres de vin, je me jette dans ses bras et lui demande d'être mon mari.

Cela fait scandale ; ce n'est pas pour lui déplaire. Willy a de l'amitié pour la famille Colette ; Gabrielle lui plaît et il la demande en mariage. Gabrielle est enthousiaste mais elle est bien la seule. Ses frères, Achille et Léo, se moquent de Willy : il est gros et il perd ses cheveux à 30 ans ; il pèse près de 100 kg ; un visage lourd, de gros yeux tombants, une petite bouche cachée par une grosse moustache. « *Il ressemble à la reine Victoria* » dira Colette.

Pourtant, il a du charme ; il est drôle, il plaît aux femmes.

Sidonie n'est pas emballée. Elle se méfie de cet homme à femmes.

Pour elle, le mariage et le bonheur sont deux choses différentes.

Les Gauthier-Villars sont déçus : une fille sans dot et de famille médiocre. Ils refuseront d'aller au mariage. Quant à Willy, il ne semble pas amoureux mais « *il faut bien se marier un jour !* ».



Le lendemain du mariage, je pars pour Paris.

Maintenant je t'appellerai Colette, Et tout le monde t'appellera Colette Willy.

Je vais t'apprendre la vie de bohème.

Nous trouvons un appartement rue Jacob, dans le quartier de St Germain des Prés. Je sais qu'elle s'ennuie mais elle a son chat. Et puis elle lit, elle écrit à sa mère et me retrouve le soir, à l'Echo de Paris, où elle corrige mes articles. Je dois avouer qu'elle n'a aucune amie de son âge. Tous mes amis sont vieux mais certains sont sympathiques comme Paul Masson et Marcel Schwob. Je sais qu'elle déteste les salons mondains, même si elle rencontre Anatole France, Marcel Proust, Oscar Wilde. Elle voit même Toulouse Lautrec et Claude Debussy.

Après 6 mois de cette vie, Je tombe malade et je me laisse mourir. Sido vient me soigner ; 2 mois plus tard, je retrouve mon courage mais j'ai changé. J'ai perdu mes illusions, pourtant j'aime encore mon mari.

J'ai vécu 14 ans avec lui, de 1893 à 1907. C'est la Belle Epoque. Je fréquente les salons littéraires mais aussi le demi-monde, c'est-à-dire les courtisanes. Je deviens même l'amie de la Belle Otero. Mais je fréquente aussi des gens très distingués comme Anne de Noailles.

Je deviens alors la personnalité excentrique du Tout Paris.

Je suis avare et la vie de Bohême coûte cher. Je suis en train de devenir un écrivain célèbre. En fait, je fais écrire mes livres par des jeunes gens sans argent (et par Colette) et je les signe.

J'achète des idées de roman ; je fais un plan et j'imagine des personnages. J'ai du talent mais je suis incapable d'écrire.

Un jour, Colette et Willy retournent à St Sauveur en Puisaye. Elle raconte ses souvenirs d'école. Willy les trouve amusants et lui demande de les écrire. Mais, quand il les lit, il est déçu et le premier texte de Colette va dormir dans un tiroir pendant 5 ans.

En 1899, je manque d'argent. Je sors les cahiers de Colette, les relit et pense : « je ne suis qu'un idiot ». Je sens que ses souvenirs feront scandale, donc ça se vendra bien. Et je publie « *Claudine à l'école* », signe « Willy ». J'en vendrai 50.000 en 5 ans ; un succès !



Willy me met alors au travail. Je n'aime pas ça. Je suis paresseuse, je l'avoue, mais Willy sait se faire écouter. Je l'appelle « le doux maître ». Parfois même, il m'enferme à clé dans ma chambre pour que j'écrive. J'arrive à écrire un livre par an pendant 5 ans.

Ce sont les *Claudine* et *Minne*. Tous sont signés Willy. Je ne manque de rien mais je n'ai plus du tout de liberté.

Nous avons plus d'argent et nous nous installons dans un grand appartement rue de Courcelles. J'ai des journées mieux organisées. Je travaille 4 heures par jour dans mon bureau ; je fais de la gymnastique, des exercices de danse, je promène mes chiens et mes chats au Parc Monceau. Plus tard, je raconterai cette période et dirai beaucoup de mal de Willy. C'est vil, mais drôle à lire. J'ai appris à écrire. Willy m'aide ; il travaille avec moi sur les textes. Il me force à trouver le mot juste, à écrire de manière plus simple. C'est un professeur sévère mais compétent, et, peu à peu, l'élève Colette fait des progrès.

Elle devient un véritable écrivain et commence à aimer ça.

Elle s'amuse à mettre dans ses livres des gens qu'elle rencontre dans la vie. Elle fait des portraits très durs de ceux qu'elle déteste ; ils ne sont pas exactement pareils mais les lecteurs du Tout-Paris les reconnaissent facilement.

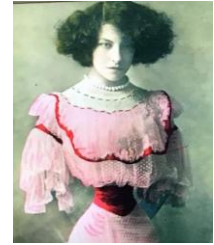
En 1904, elle publie sous le nom de Colette Willy « *Dialogues de bêtes* ».

Je suis un homme actif, inventif et cynique. Je n'hésite jamais à faire parler de moi et je suis prêt à tout pour gagner de l'argent.

Les « *Aventures de Claudine* » sont tout à fait grivoises. En 1900, on aimait les histoires de femmes qui trompent leur mari ou le contraire. Mais là, on nous montre des couples scandaleux, et même un mari qui pousse sa femme entre les bras de sa maîtresse.

Le bruit court que c'est sa propre femme qui lui donne ces idées. Il doit même se battre en duel avec un écrivain qui s'est reconnu dans un livre ; Willy est ravi.

Je transforme le roman « *Claudine à Paris* » en pièce de théâtre. Je fais jouer une ingénue très belle, avec un air de petite fille : Polaire. → Elle a un succès fou.



Je mets alors sur le marché de nombreux produits qui portent le nom de Claudine : parfum, chapeau, crème de beauté, etc. Je fais même des cartes postales avec la photographie de Colette déguisée en Claudine à l'école ; je lui mets un gros nœud dans les cheveux, avec son chien, assise sur une table d'école, et même à genoux devant moi.



Pour ressembler à Polaire, je me fais couper les cheveux au grand désespoir de Sidonie. Il faut dire que mes cheveux avaient 1m58 alors que je mesurais 1m63.



Willy s'affiche à Paris avec Polaire et moi à chaque bras.

Nous sommes ses marionnettes.



Un soir, Polaire et moi sortons nues d'un gâteau lors d'une réunion de gens de théâtre.



Polaire a honte mais je m'efforce d'en rire ; je commence à mépriser mon mari et à me mépriser moi-même.

En 1905, les choses commencent à bouger. Colette perd son père et son meilleur ami, Marcel Schwob. Elle veut divorcer mais comment faire ? A cette époque, divorcer est une chose difficile. Colette n'a pas d'argent. Les Claudine appartiennent à Willy. Si elle divorce, comment gagnera-t-elle sa vie ?

Pendant qu'elle rêve de me quitter, je rêve de la voir partir, mais je préfère ne rien précipiter. Je ne veux pas de complications, ni de larmes. Je vais donc encourager Colette à trouver un métier. Elle a toujours aimé la danse et le théâtre. Son accent bourguignon l'empêche de faire du théâtre, alors je lui conseille d'apprendre la pantomime. Elle travaille avec sérieux. Le public est curieux de voir Madame Willy en jupe courte, ou moins !



Colette se fait de nouveaux amis, en particulier Missy qui a 43 ans ; elle est tendre, riche et célèbre. Elle va aider Colette à quitter son mari. Willy est mécontent mais, après tout, il se moque des amours de sa femme.

Bientôt Colette se rend compte que Willy ne veut plus d'elle. Il la jette dehors. Elle est surprise et vexée mais elle s'en va.

Colette a 33 ans. Maintenant, c'est une femme libre.

Après 13 ans de mariage et 6 romans à succès, Je me retrouve sans rien. Je quitte l'appartement confortable de la rue de Courcelles pour m'installer aux Batignolles. J'emporte avec moi mon chat et mon chien.

C'est la première fois que j'habite seule, bien que mon amie Missy soit très souvent avec moi.

Pour que nous soyons ensemble, Missy décide d'apprendre la pantomime.



Je décide même de jouer au Moulin Rouge une pièce que j'ai écrite, *Rêve d'Egypte*. Je joue le rôle d'une momie et Missy celui d'un savant qui tombe amoureux de sa momie et lui retire ses bandelettes. Gros scandale, vous pensez, deux femmes qui s'embrassent, dont une dénudée !

En fait, Missy est une femme de très bonne famille. Son vrai nom est Mathilde de Morny, marquise de Belbeuf. Sa mère est une princesse russe et son père est le petit-fils de Joséphine de Beauharnais ; son mari est un grand seigneur ; ils ne vivent pas ensemble car elle est partie le lendemain du mariage, mais elle porte son nom.

Sa famille accepte mal qu'elle soit si excentrique, et jouer, en plus, au théâtre une pièce aussi scandaleuse, c'est trop !

Cette fois, je veux divorcer et épouser Meg, une jeune anglaise. Mais Colette réclame de l'argent ; je refuse. Je vends mes droits sur les *Claudine* à un éditeur, sans demander l'avis de Colette. Elle ose me menacer d'un procès et

je dois accepter que les *Claudine* soient édités avec le nom des deux auteurs, Willy et Colette. Colette aura donc de l'argent sur la vente des livres.

Ils sont vraiment divorcés en 1909 mais ils se détestent encore. Willy publie un roman très désagréable où le personnage principal ressemble à son ancienne femme ; il la peint comme une libertine vieille, grosse, mauvaise. Colette écrira beaucoup plus tard *Mes apprentissages* où elle dira le plus grand mal de son premier mari. Willy est bien oublié aujourd'hui ; on ne se souvient de lui que grâce à Colette.



De 1906 à 1912, Je vais avoir une vie assez difficile. Je découvre la liberté et j'y prend goût. Mais je dois apprendre à me débrouiller seule. Or mes amours et mon métier de mime me placent en dehors de la bonne société.

Personne ne va m'aider car je ne suis ni riche ni de bonne famille, et, de plus, je ne suis pas encore connue comme écrivain. Les « *gens biens* » n'ont aucune sympathie pour les femmes divorcées. Beaucoup trouvent normal qu'un homme trompe sa femme et donnent raison à Willy.

Heureusement, j'ai Missy qui me donne amour, tendresse et attention. Elle me gâte beaucoup ; elle m'offrira même une maison en Bretagne que j'appellerai Rozven ; je la garderai longtemps.

A cette époque, Je m'habille en homme.

Toute ma vie, j'aimerai la compagnie des femmes et j'aurai des amies très fidèles.



Mais si elle adore les femmes, cela ne veut pas dire que les hommes lui déplaisent. En fait, elle a besoin d'amour physique, comme de bonne nourriture ou de sécurité. Elle prend tout ce qu'elle trouve.



Colette va faire de la pantomime pendant plus de 6 ans. Elle aime ce métier et elle le fait bien. Elle fait scandale en montrant un sein et une jambe nus.

La vie d'artiste est très difficile et fatigante. Colette la racontera dans « *La Vagabonde* ».

Je suis toujours très amie avec Missy mais je prends un peu de liberté. Je rencontre un homme charmant, Auguste Hériot.

Il a toutes les qualités : beau, riche, sportif, gentil, amoureux.



Comme Colette est maintenant divorcée, je voudrai l'épouser. Missy m'encourage mais Colette n'est pas amoureuse de moi et reste indifférente. Elle ne veut pas quitter sa liberté pour cet homme sans importance.

Pourtant, l'été 1911, je tombe dans les bras d'un autre homme, un homme comme je les aime, un homme qui me fera souffrir.



Je suis le baron Henry de Jouvenel des Ursins, un bel homme de 35 ans, intelligent et ambitieux. Colette aime en moi le grand-seigneur, heureux de vivre. Nous connaissons ensemble un grand bonheur physique. Je suis fort, je la domine, je suis jaloux.

Après un duel pour une question politique, je suis blessé et je me précipite en Suisse rejoindre Colette et lui dire que je ne peux pas vivre sans elle.

Mais j'ai une maitresse surnommée « la Panthère » qui annonce qu'elle va tuer Colette. Je la cache mais tout s'arrange quand la Panthère part en voyage avec ... Auguste Hériot.

Missy est jalouse, mais je suis heureuse comme pour un premier amour. Je me donne entièrement à Jouvenel que je surnomme Sidi.

Au bout d'un an, ils parlent de se quitter ; on ignore pourquoi. Colette est désespérée. Elle ne peut pas se passer de lui. Quand il revient, elle accepte tout ce qu'il veut.

Sido est malade et réclame sa fille qui ne viendra ni à sa mort (le 25 septembre 1912), ni à son enterrement. De plus, elle refuse de s'habiller en noir. Son frère, Achille, est furieux et brûle toutes les lettres que Colette a écrit à Sido.

La voyant triste, je me rapproche de ma femme et, bientôt, elle attend un enfant. Le bébé naîtra le 3 juillet 1913. Colette et moi nous nous sommes mariés en décembre 1912 ; la voici donc baronne.

A 40 ans, Colette va, pour la première fois, mener une vie vraiment féminine. Elle organise des repas mondains où elle s'ennuie sans rien dire.

Elle vit ses mois de grossesse comme un long bonheur un peu animal.



Quand la petite fille naît, elle reçoit le prénom de Colette mais on l'appellera Bel-Gazou. Sa mère est enchantée ; ce qu'elle aime dans ce bébé, c'est la vie.

J'ai besoin de savoir que ma fille est heureuse, mais je ne suis pas capable de m'occuper d'elle. Je lui trouve rapidement une nurse et j'envoie ma Bel-Gazou vivre à la campagne dans le château des Jouvenel. Nous passons quand même des vacances en Bretagne mais, la plupart du temps, je travaille à Paris comme journaliste au « *Matin* ». Je n'aime pas ce métier qui m'angoisse car il faut écrire très vite et chaque jour.

Mais le journal me permet de gagner ma vie pendant la guerre.

Sidi part à la guerre. Une nouvelle vie s'organise. On ne sait même pas si les journaux pourront continuer à exister. Que deviendra Colette si « *Le Matin* » disparaît ?

A Paris, j'habite avec 3 amies (Marguerite Moréno et Musidora, actrices, et Annie de Pène, écrivain). Nous travaillons comme gardes de nuit dans des écoles transformées en hôpitaux de l'armée. Nous essayons de garder le sourire, bavardons ou dansons quand le canon tonne près de Paris.

En décembre 1914, je pars à Verdun où se trouve Sidi, blessé. J'y resterai quelques semaines et j'en profiterai pour écrire des reportages intéressants pour « *Le Matin* ».

En 1917, leur vie change. Sidi n'est plus soldat mais diplomate à Rome et Colette va le rejoindre. La vie est douce mais le couple commence à se disputer.



Je deviens en quelques années un homme politique important et j'abandonne le journalisme. Je deviens sénateur et, plus tard, je serai ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

« *Sidi arrive, Sidi s'en va* » ; je suis malheureuse et, à nouveau, je suis jalouse.

Sidi a beaucoup de maitresses et la jalousie me provoque des tas d'ennuis. J'ai un accident dans la rue, je tombe malade, je me fais voler par un chauffeur de taxi et je perds un manuscrit dans le métro. Je suis persuadée qu'une sorcière m'a jeté des sorts.

Colette et Sidi ne s'entendent plus mais ils ne sont pas encore devenus des étrangers. Ils aiment à se retrouver l'été à Rozven. Colette y invite ses amies et sa fille Bel-Gazou qui ressemble de plus en plus à son père. C'est une petite fille intelligente et peu habituée à obéir. Sa mère la trouve trop indépendante et la menace de la mettre en pension. Bel-Gazou joue beaucoup avec son demi-frère Renaud, de 3 ans son aîné, le fils de la Panthère. On est très heureux pendant ces vacances.

En 1920, je rencontre pour la première fois Colette, ma belle-mère.



Je suis le fils de Claude Boas, la première femme de Sidi ; elle déteste Colette qui lui a pris le titre de Baronne. Quand je pense que, pendant des années, je n'ai pas vu mon père et « *cette horrible femme* », comme disait ma mère.

A 16 ans, je suis un jeune homme timide, amoureux de poésie et d'histoire. Cet été-là, Colette m'apprendra à nager, à regarder le ciel, à écouter la mer et à observer la marche des crevettes sur le sable.



A la fin des vacances, ma mère me trouvera changé et m'interdira de revoir Colette ; je n'y retournerai que l'été suivant.

A Rozven, Colette et ses amies se moquent gentiment de moi car je ne sais rien de l'amour.



J'ai 17 ans, Colette en a 48 ans et je succombe. M'a-t-elle aimé comme une amante ou comme une mère ? Les deux peut-être. Pendant 4 ans, elle s'occupe de moi et je vais beaucoup voyager.

Bien sûr, ma famille condamne cet amour coupable. On me présente une jeune fille ; on me fiance. Le jour des fiançailles, je viens embrasser Colette.

Elle me regarde partir par la fenêtre et me lance un papier sur lequel elle a écrit « *Je t'aime* ». Je remonte et n'irai pas au repas de fiançailles.

Sidi n'est jamais là et ne s'aperçoit de rien, mais, quand il rentre chez lui, la vie devient impossible. Il y a tant de disputes que Colette met Bel-Gazou en pension ; elle a 9 ans. Elle pourrait vivre à Paris mais Colette n'en a pas envie ; elle s'entend mal avec sa fille qui ressemble trop à Sidi.

Finalement, quand Sidi découvre la relation avec son fils, il quitte la maison sans un mot et pour toujours. Il demande le divorce.

Bertrand viendra vivre avec Colette et Bel-Gazou restera en pension.

En 1924, à cause de mon divorce, je perds mon travail au « *Matin* » mais je place mes articles dans d'autres journaux et je ne manque pas d'argent. De plus, je joue au théâtre dans mes propres pièces, je fais des conférences et des comptes-rendus de mes voyages.

Je deviens une femme reconnue et indépendante. En outre, je suis bien contente de ne plus être baronne.

J'ai 50 ans et je me sens guérie des grandes passions amoureuses.

Je ne vois plus Bertrand ; je le traite même d'idiot.

Je tourne une nouvelle page.

Je suis Maurice Goudekot ; j'ai 35 ans et Colette a 16 ans de plus que moi. Je suis un homme d'affaires qui vit du commerce des perles.

J'ai rencontré Colette chez Marguerite Moréno. Ce ne fut pas un coup de foudre. Je trouvais qu'elle ressemblait à un grand chat.

Puis je la revis sur la Côte d'Azur, chez des amis communs.

Notre amour commença par de longues discussions qui duraient de plus en plus tard. Je suis d'un tempérament calme et je lui fais porter des fleurs.



Je trouve Maurice charmant. Pour la première fois de ma vie, je vais vivre un amour sans perdre ma liberté. Maurice ne sera ni mon maître, ni mon serviteur. Il sera mon amour, mon ami et aussi mon mari. Et il le restera jusqu'à mon dernier jour.

Avec lui, je commence une vie nouvelle. Nous nous installons dans un minuscule appartement du Palais Royal car j'aime le jardin et ce quartier de Paris qui ressemble à un village.



Pour les vacances, nous allons dans un petit village inconnu, Saint-Tropez, où j'achète une nouvelle maison, après avoir vendu Rozven.

Nous faisons de nombreux voyages. Nous ne vivons pas vraiment ensemble. Nous nous marions en 1935 ; je dirai « nous n'y avons pas pensé plus tôt ». Mais je ne porterai jamais le nom de mon mari.

J'ai maintenant 45 ans et Colette plus de 60. Je travaille mais pas trop ; j'essaye d'écrire mais ça ne marche pas. Je ne connais pas d'autres femmes, ce qui évite à Colette d'être jalouse.



Après la mort de Colette, j'écrirai un livre de souvenirs, plutôt gentil. « *C'est le mari idéal, enfin, un chic type* » disait Colette.

Je suis riche et pourrais la faire vivre. Mais Colette veut garder son indépendance. En 1929, la grande crise économique rend la vie difficile. Le commerce de luxe va mal. En 1931, je suis ruiné. Colette profite de l'occasion pour se lancer avec moi dans un nouveau métier.

Nous décidons de monter un salon de beauté. C'était un vieux rêve de Colette qui a toujours adoré les crèmes et les parfums, en particulier le jasmin.



De riches amis nous prêtent de quoi ouvrir la boutique mais ce n'est pas un succès. Nous perdons de l'argent et nous abandonnons.

Je n'ai plus le choix : il faut que l'argent rentre. Pendant que Maurice essaie de vendre des machines à laver, j'écris, c'est ce que je fais de mieux. J'écris donc « *La chatte* » puis des adaptations de mes œuvres pour le théâtre ou le cinéma. Je suis également critique. J'aime particulièrement le théâtre de Sacha Guitry.



Mais j'écris surtout des romans entre 1925 et 1942 ; j'en écris une dizaine qui se vendent bien. Je me fais payer très cher car je sais que j'ai un large public.

Je raconte des histoires plus ou moins vécues, des histoires d'amour, où les femmes sont fortes et les hommes faibles.

Mes personnages, je les prends dans la vie, et leurs aventures sont assez ordinaires. Je trace d'eux des portraits fins et précis, parfois cruels. Je déteste souffrir et n'aime pas montrer mes sentiments. Mes romans sont comme moi.

Certains de ses livres font encore scandale parce que ses idées sur le corps, le plaisir et la liberté sont en avance sur son temps.

Mais, peu à peu, les critiques reconnaissent qu'elle est un grand écrivain. Ils admirent son art de peindre le frémissement de tout ce qui vit, la variété des sensations.

Elle écrit comme elle pense, comme elle parle, comme elle mange, avec naturel et gourmandise, avec le bonheur de tout saisir de la vie.

En 1943, elle écrit son tout dernier roman « *Gigi* ».

Je ne suis plus la mince jeune fille de ma jeunesse. Je suis une forte femme qui approche les 80 kg.

Je reste féminine et coquette et je me débrouille pour cacher mon corps trop large et je montre mon visage bien maquillé.

Je suis entourée d'amies surtout car j'ai toujours préféré la compagnie des femmes. La plus proche, c'est Pauline Tissandier ; je l'ai rencontrée au château de Jouvenel en 1917 et l'ai prise à mon service. Pauline restera près de moi jusqu'à mon décès. Entre Maurice et Pauline, je me sens bien.

Avec les années, Colette s'est rapprochée de sa fille qui a longtemps été intimidée par sa mère. Bel-Gazou est devenue une femme indépendante et active. Elle s'est mariée à 20 ans, a divorcé aussitôt par horreur physique pour son mari.

Colette admire cette grande jeune femme sportive, moderne, vêtue simplement, qui a choisi de vivre dans le château de la famille, celui de son enfance. Elle s'intéresse à la politique, comme son père et son demi-frère Bertrand.

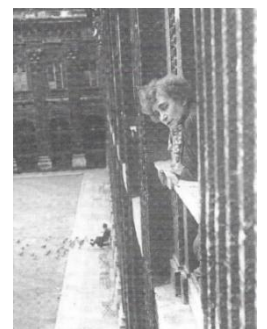
Pendant la guerre 39-45, elle fera de la résistance.

Malgré tout, Colette (la grande) est heureuse des rares visites de sa fille. Pourtant, Bel-Gazou ne sera jamais une véritable amie pour sa mère.

Je vends la Treille Muscate, notre villa de St Tropez, où nous avons passé d'agréables vacances pendant 12 ans avec nos amis. Les touristes sont trop envahissants.

Je reviens à Paris que je ne quitterai plus très souvent. J'ai trouvé un appartement agréable au Palais Royal.

Je connais tout le monde et j'aime le jardin bien soigné que je vois de ma fenêtre.





La gourmandise est mon plus aimable défaut.
Je déteste les gens qui n'aiment pas manger.
J'aime bien le bon vin.
Je suis tellement gourmande que j'ai souvent
des indigestions.

Mon ami, Raymond Oliver, le célèbre cuisinier, m'apporte de bons petits plats bien chauds ; il vient en voisin et ami.

Les années passant, Colette vivra entre Maurice et Pauline, de plus en plus enfermée chez elle. Elle souffre de bronchite et de nombreux troubles digestifs. En 1931, elle se casse une jambe et va avoir des douleurs dans les os mais ne voudra jamais de morphine. Elle ne supportera plus aucune chaussure ; toute la fin de sa vie, elle restera nu-pieds dans des sandales, même quand elle sera reçue à l'Académie de Belgique, ce qui provoquera la surprise générale.

Je passe de longues heures sur mon divan que j'appelle mon radeau. ➔

J'écris sur de belles feuilles de papier bleu. Je travaille à l'abri de ses rideaux bleus, avec une lampe dont la lumière est bleue. C'est ma couleur préférée, celle du ciel et celle de la mer.



Mais la guerre va mettre fin à cette tranquillité. Je quitte Paris et vais chez ma fille à Jouvenel. Mais je m'ennuie et, au bout de quelques semaines, je rentre chez moi. « *J'ai pris l'habitude de passer mes guerres à Paris* ». Je fais des provisions et je refuse de descendre dans l'abri pendant les bombardements.

Mais, pour une fois, Colette est obligée de s'intéresser à la Politique. Je suis juif et les Allemands m'arrêtent en 1941. Colette se précipite chez tous ses amis et chez les amis de ses amis. Sacha Guitry et Coco Chanel vont l'aider. Deux mois plus tard, je suis libre ; je reviens du camp de concentration de Compiègne. Colette me soigne et me cache.

A la fin de la guerre, j'ai beaucoup vieilli. Je ne peux plus bouger, sauf en fauteuil roulant. Je ne quitte plus mon divan-radeau.

Je passe de longues heures devant le feu. « *Le feu, il faut lui gratter le ventre par en dessous ; ça lui plait, comme à toutes les bêtes* ».

Je commence à donner des objets à mes amis. Je coupe même la dernière robe de ma mère pour recouvrir un livre que j'écris sur Sido. Je ne tiens plus aux choses ; mes souvenirs sont dans ma tête.

« Je ne m'intéresse pas à la mort, même pas à la mienne ».

Et puis beaucoup de mes amis disparaissent. Willy est mort en 1931, Jouvenel en 1935, Polaire en 1939, mon frère Léo en 1940. Missy se suicide. Mais je refuserai toujours d'aller à l'enterrement de mes proches.

Bien sûr, j'ai encore des amis : Jean Cocteau et Jean Marais, Raymond Oliver, Mireille, et bien d'autres.

Mais il y a surtout et toujours Maurice et Pauline, et parfois ma fille.

Elle meurt doucement le 3 août 1954. Le jour de sa mort, ils sont là tous les trois.

Elle est enterrée au cimetière du Père Lachaise. ➔

Elle n'est pas seulement pleurée par les siens, elle appartient à un grand public qui la connaît bien.

En 1947, j'ai écrit la préface d'un livre présentant les lettres de la Princesse Palatine. Et je suis mort en 1977.



En 1936, Colette était entrée à l'Académie Royale de Belgique ; en 1945, elle entre à l'Académie Goncourt, mais regrettera toute sa vie de ne pas être admise à l'Académie Française.

Juste avant sa mort, on publie ses œuvres complètes. Tous les journaux la saluent comme le plus grand écrivain femme de son temps.

J'ai droit à des funérailles nationales, comme Victor Hugo, mais je n'ai pas le droit à des funérailles religieuses ; l'Eglise n'a pas oublié les scandales de Colette Willy.

Les centaines de personnes, surtout des femmes, qui suivent mon enterrement pleurent, justement, cette Colette Willy, cette femme qui a eu tant de difficultés à devenir indépendante, cette femme amoureuse de la vie sous toutes ses formes, et qui en a si merveilleusement décrit les plaisirs et les souffrances.

Puissante et rebelle, bien que née en 1873, Colette n'a jamais été aussi contemporaine.

=O=O=O=O=O=O=